

**A**près des années à recueillir les confidences des autres, Jean-Louis Le Vallégant a décidé de nous confier les siennes. Sans pudeur mais sans pathos. Dans P'tit Gus, il compose son autoportrait, brodé d'un fil musical sensible.

*"Avoir eu accès aux confidences des autres pendant quatre ans m'a permis de passer à la mienne. L'accès à l'écriture m'a été donné par les Confidences sonores (un spectacle où il a recueilli, réécrit et enregistré les histoires d'anonymes, mises en musique dans une ambiance électro-trad. NDLR). C'est là que j'ai trouvé ma propre écriture". P'tit Gus, c'est peut-être lui. Le gamin qu'il est allé retrouver. L'enfant terrible de Bannalec. Le joueur de bombarde. Le touche-à-tout musical. Une quête et un parcours. Nourri d'anecdotes souvent touchantes, comme cette évocation de sa tante et son oncle, militants communistes à Lorient ou celle de son père, boucher en lettres d'or, fumeur de Royale Menthol. De l'enfance à la maturité, l'émancipation : "C'est pas une psychothérapie, ce spectacle, même si ça parle de mon identité. Je voulais que ce soit quelque chose d'universel. J'ai été super exigeant sur l'écriture". 19 feuillets secs comme un coup de trique. "En juin 2011, je suis allé rencontrer sept conteurs. Le Goff, Grimaud, Rouger, Bertrand, Le Lardou, Marcel et Bonneau, pour leur parler de mon projet. Pas comme un apprenti, mais sous forme d'échange, de transmission. Une relation fine sur l'état du conteur". De ces échanges sont nés sept portraits de conteurs fictifs. Des patchworks de personnages croisés dans sa vie, qui sont devenus des conteurs que Le Vallégant incarne en alternance avec sa propre voix. Avec le regard de Charlie Windelschmidt, metteur en scène de la compagnie Derezo. "Charlie, il m'a dit : t'es pas comédien, t'es musicien ; c'est pas du théâtre, c'est pas du conte. Charlie, sa force, c'est de mettre des mots sur les choses. Il n'a pas fait de la direction d'acteur, il m'a mis dans des situations, il a mis des images. Il m'a amené à toucher des choses jamais touchées. À une justesse. C'est pas un metteur en scène qui te dit : écoute, c'est mon métier". Et c'est justement parce qu'il n'est pas comédien qu'il frappe juste et fort, sur scène. La fragilité est là. Une inquiétude. Les doutes, les questions sur la légitimité à être en scène comme ça aussi. Mais c'est ça qui est beau, qui touche, de le voir se mettre à poil pour nous. "Jusque-là j'étais planqué par le témoignage des*

*autres, ou par mon instrument. J'avais envie d'aller là seul". Sur scène, Le Vallégant a fait péter le costard et les chaussures anglaises. Il rigole qu'on les ait remarquées, "Ce sont les chaussures que je portais quand j'étais patron de Coop Breizh, et que je n'avais pas portées depuis. C'est une marque qui a été créée pour Olivier Roelinger". Sur ces semelles fines, il pivote d'un personnage à un autre, truffant l'affaire de treize pièces musicales "certaines improvisées, d'autres des écritures et des choses traditionnelles" et jonglant avec un i-pad qu'il utilise comme télécommande, pour lancer des boucles en direct, bruitages et sons. "Le Vallégant, ça veut dire instable. La première phrase de ma mère, ça a été : arrête de faire ton intéressant. Là, j'ai décidé que j'avais le droit de le faire, mon intéressant". ■*

Isabelle Nivet

